

devait sortir d'une minute à l'autre en vertu d'une ordonnance de non-lieu.

Pendant près d'une demi-heure Marguerite resta immobile dans sa voiture, les yeux fixés sur la grande porte. Au bout de ce temps l'impatience la gagna. Elle se dit qu'au lieu d'attendre le moment où on viendrait du parquet lever l'érou d'Honorine, il serait plus simple de s'adresser au greffe.

En conséquence elle mit pied à terre et, s'engageant sous la voûte au fond de laquelle se trouve la porte à guichet, elle fit retentir le marteau de cette porte.

Un employé de la prison parut.

— Que désirez-vous, madame ? demanda-t-il.

— J'aurais deux mots à vous dire.

— Entrez, madame...

Marguerite franchit le seuil. Le guichetier referma la porte derrière elle et reprit :

— Expliquez-vous, madame...

— Voici ce dont il s'agit, monsieur. D'ici à quelques minutes... un quart d'heure... une demi-heure tout au plus, on apportera du palais de justice au greffe de Saint-Lazare l'ordre de mettre en liberté mademoiselle de Terrys dont l'innocence vient d'être reconnue... Mademoiselle de Terrys est mon amie... je désire l'embrasser la première, la reconduire à sa demeure, et je sollicite de vous l'autorisation de l'attendre ici...

— Êtes-vous certaine, madame, que l'ordre de levée d'érou soit signé ?

— Absolument certaine... Je viens du palais où j'ai vu le juge d'instruction...

— Dans ce cas, madame, rien ne vous empêche d'attendre et de vous asseoir, mais je ne puis mettre à votre disposition d'autres sièges que ceux-ci...

Et l'employé désignait les bancs de bois entourant la sinistre pièce. Madame Bertin, que ses jambes brisées par l'émotion soutenaient à peine, se laissa tomber sur un de ces bancs et s'absorba dans ses pensées.

Elle allait revoir Honorine, qui sans doute pourrait la renseigner au sujet de Renée. Machinalement ses yeux se rivèrent sur la porte par laquelle elle avait pénétré dans la prison.

L'ordre de levée d'érou devait arriver par cette porte... Un temps, qui parut à la pauvre femme long comme un siècle, s'écoula.

Le guichetier consulta sa montre.

— Cinq heures... dit-il. Voilà plus d'une demi-heure que vous attendez, madame : J'ai peur que vous n'ayez pris une espérance pour une réalité...

— Oh ! monsieur, c'est impossible.

— Vous le voyez cependant, madame, on ne vient pas...

Marguerite poussa un soupir et son cœur se serra. Allait-elle donc éprouver une déception nouvelle ?... Les preuves que Paul Lantier trouvait indiscutables avaient-elles paru insuffisantes au juge d'instruction ?

Soudain, on frappa à la porte. Madame Bertin tressaillit et ne respira plus.

Le guichetier ouvrit. Un garde de Paris entra, portant en sautoir un sac de cuir.

— Pour le greffe... dit-il, une lettre du parquet.

Il ouvrit son sac, tendit au guichetier une longue enveloppe accompagnée d'un carré de papier, et reprit :

— Faites-moi signer mon reçu, s'il vous plaît...

— Tout de suite, répliqua l'employé.

Puis il ajouta, en s'adressant à madame Bertin :

— Ça pourrait bien être l'ordre en question.

Un pâle sourire effleura les lèvres de Marguerite. L'espoir, un instant évanoui, se ravivait au fond de son cœur.

Le guichetier disparut par une porte conduisant au greffe. Son absence ne dura que quelques secondes.

Il remit le reçu signé au garde de Paris qui le glissa dans son sac, fit le salut militaire et se retira.

— Eh ! bien ? demanda timidement Marguerite.

— Je ne sais rien, madame...

Tout à coup la sonnette du greffe retentit dans la pièce d'attente. L'employé ouvrit la porte. Une voix prononça ces mots :

— Mademoiselle de Terrys, en liberté.

Madame Bertin se dressa, comme galvanisée...

— Enfin ! murmura-t-elle. Enfin ! !

— Il y a des formalités à remplir, madame... fit le guichetier ; vous avez au moins vingt minutes à attendre...

Il sonna lui-même. Un gardien entra. Le guichetier lui répéta l'ordre du greffe. Le gardien pivota sur ses talons avec une allure d'ancien soldat et disparut.

— Vais-je la voir tout de suite ? demanda Marguerite.

— Non, madame... Les détenues ontrent au greffe par l'intérieur de la prison... Vous ne verrez la personne à qui vous vous intéressez que quand elle passera ici pour sortir libre, par la porte que je vous ai ouverte.

— Merci, monsieur.

Trente minutes s'écoulèrent. Madame Bertin avait la fièvre... Il lui semblait que son attente ne finirait jamais.

La sonnette du greffe résonna de nouveau. Le guichetier ouvrit. Pour la deuxième fois retentit la phrase :

— Mademoiselle de Terrys, en liberté.

Et Honorine, vêtue de noir, pâle comme une morte, parut dans l'encadrement de la porte. Son premier regard lui montra madame Bertin debout en face d'elle.

La jeune fille surpris poussa un cri de joie et se jeta en pleurant dans les bras que Marguerite lui tendait. Les deux femmes se tinrent embrassées.

— Chère... chère enfant... balbutia la veuve lorsqu'il lui fut possible d'articuler quelques mots, vous voilà donc justifiée... vous voilà libre...

— Dieu m'a prise en pitié... répondit l'orpheline. Il était temps... j'allais succomber... la folie s'emparait de mon cerveau. Venez... quittons bien vite cette maison sinistre... cette maison où j'ai tant souffert...

Le guichetier avait ouvert la porte extérieure. Marguerite entraîna mademoiselle de Terrys jusqu'à la voiture qui les attendait.

— Montez, pauvre chère mignonne... dit-elle à la jeune fille... je vais vous conduire au boulevard Malesherbes.

Honorine prit place dans le coupé où Marguerite s'installa près d'elle, et le cocher, prévenu d'avance, rendit la main à son cheval sans faire de question.

## XVI.

La voiture roulait rapidement. Madame Bertin couvrait de baisers le front et les joues de son amie.

— Comment avez-vous su que j'allais être mise en liberté aujourd'hui ? demanda tout à coup la fille du comte.

— Je l'ai appris, il y a deux heures, au palais de justice où j'avais été appelée par le juge d'instruction...